

LES ZOZOUTERIES NOSTALGIQUES

Bonjour les amis. Voilà, nous ne sommes plus suisses allemands. Nous sommes repartis vivre en Bulgarie. Vous trouverez ma nouvelle adresse et no. de téléphone en fin de missive.

Aujourd'hui voyage dans l'ancien temps et retour sur mes souvenirs d'enfance.

Depuis ma naissance et pendant 18 ans, toutes mes vacances, je les ai passées chez mes grands-parents maternels, dans un village d'Ajoie qui s'appelle Boncourt. C'est dans ce bled que l'on fabriquait à l'époque les cigarettes "Parisiennes" dans l'usine de la famille Burrus, maître des lieux.

Quand l'odeur du tabac envahissait vos narines vous saviez que vous étiez à bon port.

J'adorais y passer mes vacances.



La maison de mes grands-parents et la ferme. Nous habitons l'étage du balcon.

Ma grand'mère était une sainte femme issue du village et mon grand-père, un peu bourru, mais généreux et bon vivant avait débarqué là-bas depuis sa Suisse allemande natale, propulsé par les CFF qui l'avaient nommé chef de gare à la gare franco-suisse de Delle-Boncourt. Cela aura une influence sur sa vie car sans parler le français et qui plus est protestant dans ce village hyper catho, il n'a pas été tout de suite le bienvenu et encore moins quand il a volé la jeune fille du village en l'épousant.

Sa fonction de chef de gare sur la frontière lui a permis de se faire petit à petit connaître et apprécié de tous. Pendant la dernière guerre il profitait du trafic et des manœuvres transfrontalières de marchandise pour faire passer les juifs en douce dans les wagons au risque de se faire probablement fusiller par l'occupant nazi. Ma grand'mère les recueillait à la maison, les hébergeait avant de les envoyer à l'intérieur du pays. Mais à cette époque je n'étais pas encore né. Alors parlons de mon enfance. Il n'y avait bien sûr pas de télé, pas d'internet, pas de téléphone portable vous vous en doutez bien et pourtant nous étions heureux.

Le chauffage de l'appartement consistait en un unique poêle à mazout en fonte que mon grand-père nourrissait à l'aide du contenu d'un bidon en fer blanc qu'il remplissait à la cuve située à la cave.

Les autres pièces de l'appartement étaient en hiver froides et humides à part la cuisine où le feu de bois sous la cuisinière nous assurait l'eau chaude qui frissonnait dans une grande bouilloire incorporée sur le côté de la cuisinière sur laquelle Ernestine, ma grand'mère préparait des repas merveilleux.



Ce poêle à mazout avait la particularité de posséder un casier au-dessus du feu qui permettait non seulement de garder les plats à bonne température mais aussi de chauffer les bouillottes que grand-maman passait sous les draps de mon lit avant d'aller nous coucher. Elle y mettait aussi des coussinets remplis de noyaux de cerises, qui bien chauds diffusaient une douce température sous la couette. Une fois passer le frisson de la mise en pyjama, les duvets étaient si gros et moelleux et l'effet bouillote-noyaux de cerises si efficace que je tombais vite dans les bras de Morphée pour un sommeil sain et réparateur.

Les toilettes se situant au fond d'un corridor véranda sombre et froid, tu avais donc intérêt à aller pisser avant d'aller dormir.

Le matin au lever, grand-maman apportait un grand broc d'eau chaude de la cuisine et sa cuvette en faïence pour me laver entre gros frisson et douce chaleur.

Les longues soirées se passaient autour de la grande table en bois, juste en dessous de la grande horloge neuchâteloise qui marquait les heures d'un sonore carillon tant et si bien que grand-papa l'arrêtait la nuit pour ne pas réveiller toute la maisonnée. Il l'a remettait en route tous les matins en contrôlant l'heure sur sa montre à gousset pendant au bout d'une belle chaînette dorée qu'il sortait de la petite poche de son gilet. Il m'en a fait cadeau à l'aube de son grand départ.

Autour de cette grande table nous jouions en famille au "Petit cheval" ou au jeu de l'Alma ou encore au jeu de l'oie. Ernest détestait perdre, Ernestine trichait pour que je gagne et pour voir la tête faussement fâchée de son mari.

Ernest sirotait un verre de rouge, Ernestine et moi-même avions droit à la tisane du tilleul de la cour.

Plus tard j'avais droit au plus profond de l'hiver à un petit coup de vin chaud. En même temps au fil des années les jeux avaient changés, ce fut d'abord le UNO, puis le JASS, puis quand mes parents étaient là, le RAMI. Ma sœur plus âgée que moi préférait s'installer près du poêle avec un bouquin. Faut dire que déjà à l'époque c'était une studieuse.

Mais fi des hivers, j'étais aussi à Boncourt tous les étés et là tout changeait. Nous avions un jardin potager dont s'occupait Ernest à grand coup d'arrosoirs, des fleurs chères à grand-maman mais aussi des arbres fruitiers.

A l'heure de la récolte, Ernestine faisait des confitures, fraises, framboises, gelée de pomme et cela m'a marqué car aujourd'hui encore je suis le roi des confitures. Pas besoin d'aller au marché, les légumes engraisés au crottin de cheval du paysan voisin étaient donc bio de chez bio. Salades, poireaux, carottes, choux, rhubarbe, tomates, etc... il n'y avait qu'à se servir. Le surplus était mis en bocal, stérilisé et prêt à servir quand les jours raccourcissaient. Le garde-manger d'Ernestine était pays de cocagne. Il y avait aussi un clapier et quelques lapins que je nourrissais à travers le grillage à coup de carottes volées dans le jardin.

Quel ne fut pas mon désarroi quand pour la première fois j'ai vu mon grand-père en assommer un d'un grand coup de gourdin derrière la nuque (le coup du lapin quoi) puis l'écarteler sur la porte de ce que nous appelions le bucher mais qui était en fait l'ancre d'Ali Baba de mon grand-père. J'y reviendrai.

Après l'écartelage donc, le dépiautage de l'animal et la remise solennelle à grand-maman car c'était jour de fête. Inutile de dire que j'ai refusé ce soir-là de manger la cuisse de " Rouquin", les traitant tous d'assassins et de tortionnaires. J'avoue que plus tard, faisant fi de mes émotions, j'ai moi aussi apprécié le délicieux lapin à la moutarde dont Ernestine avait le secret.

Le bucher était là pour entasser les buches pour le feu de la cuisinière, bien évidemment. Mais c'était aussi dans ce local en lattes de bois qu'Ernest avait son atelier, son bric-à-brac, son ancre secret. Il y amassait vis, clous, bouts de ferraille, bout de bois, de ficelle, de fil de fer, des crochets, (on ne sait jamais çà peut servir) ses outils de jardin et surtout, surtout il y avait l'énorme établi en bois massif, sur lequel il s'adonnait à son hobby, la sculpture sur bois. Là, tout était ordonné, rabots, varlopes, râpes, maillets, et un assortiment de gouges de toutes formes et de toutes tailles qu'il entretenait soigneusement et qu'il rangeait méticuleusement dans une grande poche en toile. (Nous avons retrouvé cet assortiment de gouges en parfait état 50 ans plus tard et l'avons offert pour son plus grand bonheur à un petit artisan sculpteur carougeois). Quel plaisir pour moi enfant de le voir, bien campé dans ses bottines montantes à lacets, sculpter, poncer, peaufiner. Il faisait des tableaux sculptés, des chaises aux dossiers finement ornés avec patience mais à son rythme. Émerveillé j'étais de son talent, je crois que c'est lui qui m'a ainsi inculqué ma fibre artistique.

Mais revenons à Ernestine. Une fois par semaine c'était jour de lessive. Dans une immense bassine en métal galvanisé qui s'encastrait sur un support en métal itou dans

lequel elle faisait un feu de bois, elle chauffait l'eau puis y jetait son linge sale (pas dans le feu nigaud, dans la bassine), elle y ajoutait de la poudre de perlimpinpin , des copeaux de savon de Marseille je crois, puis à l'aide d'une grande batte en bois, elle touillait, triturait, secouait le tout suant et soufflant jusqu'à l'épuisement. Puis elle rinçait à l'eau froide dans un bac en pierre et frottait chaque drap, chemise ou culotte avec une brosse chiendent sur une grand planche bosselée en bois recouverte elle aussi de métal galvanisé. Elle les séchait ensuite sur un fil que grand-papa avait tendu entre deux pommiers ou en hiver dans la véranda. Pas une mince affaire la lessive, pas de machine presse-bouton à l'époque et je ne vous parle pas du repassage. Il régnait ces jours-là dans la buanderie une odeur vaporeuse, à la fois douce et acre et une chaleur étouffante.

Mais les draps en coton étaient plus blancs que blancs comme dirait Coluche et sentaient bon car dans l'armoire, savamment pliés, ils s'embaumaient des petits sachets de lavande ou de pétales de roses qu'elle glissait par ci par là.



Mes grands-parents ma sœur et moi.

Mon autre bonheur était d'aller chez le paysan, notre voisin. Vaches, chevaux, cochon, poules et surtout des gens merveilleux dont trois sœurs célibataires endurcies et qui devaient déjà être vieilles à l'époque, en tous cas pour mes yeux d'enfant, mais qui me gâtaient et adoraient mon rouleau de cheveux blonds qui pointait sur ma tête. (Hé oui j'étais blond à l'époque). Elles tenaient rigoureusement la ferme et s'engueulaient parfois avec leur frère cadet Xavier. J'allais avec eux faire les foins et ramasser les bottes de paille après récolte. Avec la majestueuse jument de trait et le char à échelles, nous partions gaiement dans les champs. Avec ma trop grande fourche et protégé des ardeurs du soleil par un chapeau de paille j'aidais de mon mieux à entasser l'un ou l'autre sur le char. Mais surtout il y avait la pause. Les frangines arrivaient les bras chargés et à l'ombre de l'unique grand arbre au milieu du champ, on s'asseyait par terre et elles disposaient sur une nappe à carreau des belles tartes aux pruneaux ou aux pommes à la pâte croustillante à souhait et je me régala. Le tout

accompagné d'un grand bol d'eau citronnée ou de cidre bien frais, fait maison pour les hommes.

Si j'avais bien travaillé, c'est-à-dire chaque fois, j'avais le droit de rentrer à la ferme fièrement campé sur le dos de Mathilde la jument. Mathilde a eu un poulain quelques années plus tard. En souvenir mes gentils fermiers l'ont appelé Vincent..... mieux que la légion d'honneur, je vous le dis. Et pourtant ma grand'mère se souciait toujours de savoir si je ne les dérangeais pas à être toujours dans leurs pattes.

Autre plaisir : dans le verger au fond du jardin il y avait une grande bassine ronde en bois, une espèce de demi-tonneau dans lequel l'eau apportée à coups d'arrosoirs chauffait doucement au soleil et dans laquelle ma sœur et moi avions le droit de nous ébrouer et surtout de nous chamailler. On en profitait aussi ensuite pour nous laver un tant soit peu et grand-maman venait tour à tour nous frotter le dos et nous rincer sous l'eau froide de l'arrosoir. Puis il y avait les quatre heures, de grandes tartines de pain cuit au feu de bois recouvertes des confitures maison avec un verre de sirop. L'hiver c'était surtout la gelée de mures ou de cassis car paraît-il c'est bon pour la gorge et un verre de lait tiède de la vache d'à côté adoucit d'un peu de miel.



Ainsi, jour après jour, nous vivions heureux, sainement, profitant de ces petits bonheurs du quotidien sans jamais nous ennuyer et forgeant ainsi notre caractère et notre philosophie de la vie.

Je vous raconterai la suite dans un prochain épisode... car suite il y a, parfois un peu moins sage, parfois un peu plus turbulente... mais toujours aussi heureuse,

Je vous souhaite un bel été.

Ma nouvelle adresse : V. Zumwald

1A, ul. Ilinden App. 2

9002 Varna BG tel. 00359 895 75 40 60